

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 69 (1930)
Heft: 3

Artikel: Les quilles et le "gueyu"
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-223057>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISANT LE SAMEDI



Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à
l'Agence de publicité Gust. AMACKER
Palud, 3^e — LAUSANNE

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus

ANNONCES

30 cent. la ligne ou son espace.

Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

LE GATEAU DES ROIS

DIDEROT, roi de la fève au dix-huitième siècle, écrivait Piedagnel, il y a exactement cinquante ans, les encyclopédistes n'oublieraient jamais la fève des rois. Aux célèbres soupers du baron d'Holbach, on tirait la fève, et Diderot y fut Roi trois années de suite ; il publia même son code, sous le nom de Code Denis :

*Au frontispice de mon Code
Il est écrit : « sois heureux à ta mode ». . .
Car tel est notre bon plaisir ;
Fait l'an septante et mil sept cents
Au petit Carrérousel en la Cour de Marsan
Assis près d'une femme aimable
Le cœur nu sur la main, les cordes sur la table.
Signé : Denis, sans terres ni château,
Roi par la grâce du gâteau !*

Il était d'usage que celui qui trouvait la fève, devait payer le gâteau et les bonnes bouteilles.

Quelquefois le convive malchanceux essayait d'avaler la fève, mais comme celle-ci était de belle grosseur, il préférait payer la note que de risquer de s'étouffer !

Aujourd'hui, dans les grandes villes de France, le gâteau des Rois contient une surprise tel un louis d'or ou un billet de cent francs. Quelques grands restaurants annoncent même à grands frais de réclame que leur gâteau contiendra un billet de mille francs.

Cela attire la foule et fait sûrement un heureux gagnant.

Il n'en fut pas de même l'autre jour dans un grand restaurant près de la Riponne ou deux marchands de combustibles trouvèrent dans le gâteau une fève chacun. La farce leur coûta moultes bouteilles de Dézaley ! Xcm.



PE BOCHU

SEDÉ-VO que l'è que clli Bochu que vo, vu dèvesà ? N'è pas on hommo, n'è pas onna fenna ; vao être on... Allemand... Nà, vu dere que l'è onna granta carrâie pllicina de galé petit z'ottò iô on pâo restâ po rein quaque temps, d'apri sa mena, lè z'on six mâ, lè z'autro six ans, veingt ans, m'mameint mé suivant quemet on lâi se pliée. L'è dan bin quemouâdo, quemet vo vâide.

Po vo dere iô l'è, vaitcé on moian. Se vo vâide quacon que l'ausse trâo de peina à portâ son portamounia — on dragon, per exemplio — allâ vers li. Et pu, po lo solâdzâ, betâ sa borsa dein voûtra catsetta, sein rein lâi dere, po cein que lo catsimo dit : « La charité est discrète ! » Adan, po voûtra recompeinsa, on biau luron, avoué onna tunique tota batteinta nâovo, on bocon blliua, on kiépi à pompon, vo dera :

— Monsu, se vo volâai veni avoué mè à Bochu, lâi a justameint on paîlo por vo. Sè sererant bin po vo bailli on bocon de plièce. Lâi a de tant boûne dzein !

Et vo farant pas paî on tant gros loyidzo.

L'è dan cein Bochu. Et paraît que cein lè bin galé, à cein que lè dzein diant.

Dévant, clliâo galéz dzein, lè betâvânt ào Schalver, — lo Péni, quemet l'appelâvant assein, ào bin Monte-à-regret. Mâ paraît que lâi sâi ètai buzâ ion bocon de cassibraille. Adan, po ein fini, lo diretteu, que vâi bâ, lâo z'a de dinse :

— Mè z'amî, no sein on bocon serrâ per quei du qu'on lâi preind tote sorte de dzein. Ie fê bâti pè Bochu on novâ l'ottô. On a justameint betâ la frîta l'autr'hî, lèvâ la ramure et met lo bo-quiet. On vâo lâi allâ dêmorâ tot assetout. Se cein vo pllié, venî. Qui m'aime me suive !

Lâi sant ti zu, tant l'amâvânt lâo diretteu. Lè z'ant menâ ein tenotmobile, avoué tot lo Grand Conset que lâi è zu assebin. Mâ paraît que n'êtant pas su la mîma vâitere po cein que lè conseillé et pu lè Monte-à-regretti pouant pas sè vere. Stausse, cein lâo z'a pllié et lâi sant restâ.

Po quant ào conseillé, lè z'ant promenâ dein tota la carriâe, dein lo galatâ, dein lo grenâ, dein lo mécânique, dein la grandze, su lo chôlâ, su lè liâo, dein lè pâilo, dein la cousena, et m'mameint à la cava.

Lè, lâo z'ant offe on verro de tot bon, que l'ant de. L'êtant ti benaise et l'ârant bin voliu restâ pè clli Bochu, mâ lo diretteu lâo z'a de dinse :

— Attuâde mè bin, clliâo monsu. N'è pas po vo fote fro, Bâide oncora onn'écouletta de novâ et pu apri... via ! Mâ vo dusse comprendre que vu pas recommeincî à preindre tote sorte de dzein pè clli Bochu, po ftre dobedzî de rebâti dein on par d'an. Ti clliâo que n'ant pas on passepooo que lâi diant ordre d'écrou, lè faut via et pu l'è tot. Lè gardo pas. Vu rein que dâi dzein de sorta.

L'avant quasu ti àoblliâ lâo z'ordre d'écrou et lè z'ant pas lodzâ. Lè z'ant met fro et l'ant cotâ lè porte.

Et ora lâi prègnant nion sein onna recommandachon dâo gendarme, à clli l'hôtet de Bochu.

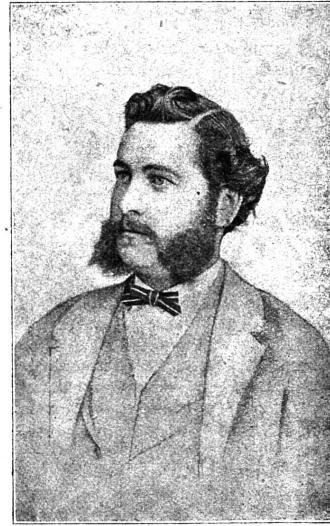
Marc à Louis.

SILAS BOLOMEY

SE dompteur Silas Bolomey, dont le « Conteum » a raconté la genèse de sa vocation dans son dernier feuilleton, fut une de nos gloires nationales. Plusieurs de nos anciens se souviennent encore de sa ménagerie, avec le lion Brutus qui en était le clou, et de son passage à Lausanne.

Silas Bolomey était né en 1840 à Lutry, où il fut élevé avec ses cinq frères Jonas, Dalrich, Vital, Esaïe et Léon, et ses deux sœurs Adèle et Louise. La famille était nombreuse, la vie dure. Nos lecteurs savent dans quelles circonstances, Silas quitta la maison paternelle et de cordonnier devint dompteur. Le métier avait ses aléas, mais il plut au tempérément aventureux du jeune homme qui devint plus tard propriétaire d'une petite ménagerie — les fauves coûtent cher — doublée d'un cirque. Il parcourut alors la France et la Suisse, mais ne fit pas fortune et quand Brutus périt, ce lui fut difficile de le remplacer. L'entreprise Bolomey et Abetel culbuta. Silas se retira alors à la Conversion, Corsy sur Lutry, dans la petite maison qu'il avait acquise. Très débrouillard, il fit dès lors tous les métiers : vigneron, encaveur, cordonnier, même taupeur.

La dernière fois qu'il parut en public, ce fut



en 1892 ou 1893. Une ménagerie s'était installée sur la place du Tunnel. Silas y parut en spectateur. Sa présence ayant été signalée, il fut autorisé à rejoindre le dompteur dans la cage aux lions. Les deux belluaires y viderent une bouteille de Lutry, trinquant ensemble, aux applaudissements de l'assistance.

Devenu souffrant, il alla habiter au Mont sur Lausanne, à la Perrausaz, chez sa sœur, où il mourut en 1895, âgé de 55 ans seulement. Il a été enterré au cimetière du Mont.

LES QUILLES ET LE « GUEYU »

NON pas le jeu lugubre et enfermé, où les boules roulent sourdement sur le linoléum, où la lumière électrique éblouit le joueur et l'illusionne, ou la poussière vous sèche le gosier — ce qui d'ailleurs fait l'affaire de l'aubergiste — non, ce jeu-là n'est pas vaudois. Il arrive d'Allemagne et ceux de chez nous le regardent sans plaisir. En revanche parlez-moi du vrai jeu en plein air, derrière la pinte de commune ; parlez-moi de la « planche » rustique et de la « rigole » plus rustique encore. Et n'allez pas, s'il vous plaît, abriter d'un toit de briques ce jeu de nos ancêtres. De la pluie, on se garantit en rentrant dans la salle à boire et du soleil en se couvrant le chef d'un chapeau. C'est très simple. Il faut pour le vrai joueur campagnard, le ciel bleu sur sa tête et la bonne terre sous ses pieds. Avec ça neuf quilles en parfait état, des boules bien en mains, et un brave « guey », alerte et attentionné.

Vous savez qui j'entends par « guey », c'est le « raquilleur », celui qui ramasse les quilles, les remet en place et renvoie la boule. Un bon guyu ne doit être ni trop jeune ni trop vieux : minimum douze ans, maximum dix-huit. Au-dessous de douze ans, il est trop faible et se lasse bientôt, au-dessus de dix-huit, il est « de mauvaise commande ». Le meilleur a quatorze ans. Vif, alerte, voyant clair, prompt à ranger le jeu, rapide à lancer la boule, ne faisant ni bruit, ni sottises, il est tout à son affaire, et son affaire va bien.

Il arrose la planche sans qu'on le lui ordonne. Il balaie si la bise jette, sur la piste, des feuilles mortes. Il soigne « son monde » ; c'est-à-dire il veille à ce que les joueurs roulent sur le velours. A peine ! « gueyu » on ne marchande pas le salaire. Son après-midi doit lui rapporter quelques jolies piécettes. Qui sait si, à la maison, une mère veuve et besogneuse ne sera pas contente de ce que son fils aura ainsi gagné !

J'aime à silhouetter en pensée, certains types de joueurs qui finent, parfois, ma joie d'observateur un peu narquois. Vous connaissez le joueur grave, pondéré, mathématique, qui s'avance, sur la planche, à pas comptés, élève solennellement la boule à hauteur de son œil puis la « pose » d'un geste net pour la suivre d'un regard calme durant tout le cours du voyage. Pas de grimaces, pas de clowneries, pas de mouvements superflus, à peine un léger signe d'approbation si le résultat est satisfaisant ou un léger froncement de sourcils, si le succès n'est pas absolu.

Et voici le petit homme bruyant, causeur, gesticulant qui bavarde jusqu'à la dernière, court sur la planche, jette sa boule en exagérant le tour de main et reste dans la position cou tendu, main tendue, torse tordu, grotesque, hilare, jusqu'à ce que la boule ait atteint son but, puis dans une pirouette il reprend la station normale et rit en se frottant les mains. C'est le clown.

Cet autre est gros et gras ce qui ne l'empêche d'être, en même temps, un joueur redoutable. Il mène sa boule gentiment, à la bonne franquette, d'un geste robuste et lève la jambe droite quand il a « posé ». Mais ce n'est pas une gymnastique comme le clown ci-dessus, c'est une façon de ponctuer le mouvement. Peut-être cette ponctuation manque-t-elle de grâce, mais notre homme, à vrai dire, n'a nul souci de se montrer gracieux. Il joue pour jouer — pour gagner aussi — sans donner grande attention à la galerie.

Quant à ce grand sec qui annonce en posant la boule le nombre de quilles qu'elle abattrra, c'est matamore. Il en a l'attitude burlesque et l'ampleur turbulante. La boule lancée, il se redresse, allonge le jarret, lève la tête et les mains sur les hanches semble défier, les neuf quilles, le « gueyu », la planche, la rigole, et tout « le fourbiss ». Tel Don Quichotte de la Manche prêt à combattre les marionnettes. Au demeurant, le meilleur homme du monde et qui ne ferait pas de mal à une « canquoire ».

Voyez-les tous à l'œuvre.

Le clown critique :

— Bien posé... Ah ! un peu à droite... sept... C'est bon pour sept... pas un de plus... Ça y est. Un litre en quatre coups, voulez-vous.

Matamore accepte avec dignité. Le joueur mathématique réfléchit, calcule, pèse le pour et le contre, puis acquiesce gravement. Le gros et gras dit :

— Ça ne me fait rien, c'est comme on voudra. — Alors, c'est dit ?

— C'est dit.

Et l'on commence :

De litre en litre, de quatre coups en quatre coups, les cerveaux s'échauffent et l'après-midi passe. Vers le soir, quand le jour commence à baisser et que les promeneurs, sur la grand'route, se font plus rares, le gros et gras annonce qu'il est temps de compter et de payer la dépense.

On a passablement bu : sept litres... Il est vrai que des amis ont aidé à vider les bouteilles sur le compte des joueurs. A ce moment, ils disparaissent. Sept litres de bon vieux. Le clown, pour son compte en doit quatre, le matamore en doit trois.

— Mes quatre contre tes cinq, offre le petit homme. En trois coups ? Ça marche ?

— Ce n'est pas tout à fait juste. Mettons trois contre trois. Tu payeras ton quatrième.

— Vas-y.

C'est la « débaste ».

Autour d'eux un petit groupe de spectateurs se forme. Sept litres à un franc cinquante, soit dix francs cinquante : l'enjeu vaut d'être disputé avec soin, et une telle partie ne manque pas d'intérêt. Le petit homme commence. Huit. Matamore fait sept. Le petit homme se frotte les mains et reprend la boule. Encore huit. Cette fois, il piroquette deux fois au lieu d'une.

— Huit et huit seize... la meilleure chance... qu'on est à l'aise... à Saint-Blaise... crie-t-il en manière d'hymne triomphal.

L'autre, inquiet, considère la planche d'un œil courroucé et fronce les sourcils comme s'il allait en découdre.

— Attention, « gueyu ». Range-moi ça comme il faut, hein !

Puis, il joue et fait huit, à son tour.

Les spectateurs émettent des opinions, des pronostics. En Angleterre, ils parieraient, mais à Trènes sur Lutry, ce n'est pas la mode.

— Bons tous les deux, les gaillards...

— Le petit a seize... Il m'a l'air d'un tout dur.

— L'autre quinze.

— Manque pas de tête non plus.

— Dans tous les cas, ils se tiennent de près.

Le petit homme clownesque veut qu'on arrose la planche. Cela fait, il pointe, puis, ayant aperçu un petit gravier sur la piste, il appelle le « gueyu » pour l'enlever.

— Là, maintenant, à nous deux.

La boule roule, pivote gentiment sur elle-même et suit la planche sans dévier, lorsque, tout à coup, à un mètre des quilles, comme si elle obéissait à une attraction puissante, elle glisse sur le terrain, file à gauche et vient donner contre le talus, laissant debout les neuf belles quilles.

— Loc ! crie quelqu'un.

Furieux, le petit homme se retourne.

— Je le vois bien, nom de sort. Pas besoin de crier. J'ai pas les yeux bouchés, ou quoi ?

Personne ne répond. On respecte toujours le dépit d'un vaincu et le petit homme, à cette heure, est bien mal en point.

— Allons ! à vous ! dit-il à l'autre... Faites-en autant.

— Pas de risques ! Avec deux je suis dehors et... (La boule va son train).

— En voici cinq.

Le vaincu fait la grimace, mais ça ne dure pas.

— Peuh ! on se rattrappera la prochaine. A la tienne...

Ils choquent les verres et les vident en bons camarades. Les autres rient. La galerie s'amuse et commente les péripéties rapides du match. La servante de l'auberge ramasse l'argent. Le gueyu vient querir son salaire et boit un verre de vin, pas deux. Voici la nuit... Les quilleurs rentrent au logis voir si la femme a préparé le cååååfåé et les truffes frcachåé.

Le progrès. — Allons, bon, les médecins viennent encore de découvrir une nouvelle maladie.

— Et dire qu'il y a des gens qui nient les progrès de la médecine !

Le guichet du télégraphe. — L'étudiant. — Voici un télégramme pour mon honôrable père : Réussi brillamment examen, envoie argent. — Combien cela coûte-t-il ?

— L'employé. — 75, mais vous pouvez ajouter encore un mot pour ce prix.

— L'étudiant. — Oh merci ! Ajoutez « beaucoup », alors.

QUAND LES DAMES SERONT ELECTEURS

Monsieur. — C'est dans huit jours que nous saurons si je suis enfin conseiller municipal.

Madame. — As-tu quelques chances ?

Monsieur. — Beaucoup ! Nous nous tenons, mon principal concurrent et moi, à très peu de voix. C'est pourquoi je ne saurus trop te recommander de ne pas perdre de temps afin de ne pas manquer l'heure du vote. As-tu la carte d'électeur ?

Madame (la montrant). — La voici.

Monsieur. — D'ailleurs, je vous préviendrai, toi et la femme de chambre, et je vous accompagnerai jusqu'au bureau de vote.

Madame. — Le vote a lieu la semaine prochaine. J'ai juste le temps de me faire cette robe dont je t'ai parlé...

Monsieur. — Quelle robe ? Celle de deux cents francs ?

Madame. — Je n'ai rien à me mettre pour aller voter.

Monsieur. — Tu veux rire !!!

Madame. — Je ne pense pas aller voter avec la première robe venue. Ma couturière a inventé une robe de vote qui est une merveille.

Monsieur. — Deux cents francs !!! Mon amie,

il faut être raisonnable. Mon élection me coûte déjà fort cher... Tu voteras comme tu es.

Madame. — Pourquoi pas en peignoir ?

Monsieur. — Je te paierai cette robe quand je serai nommé.

Madame. — Ce sera trop tard.

Monsieur. — Ne parlons plus de cela, je t'en prie.

Madame. — Tu me refuses la robe ?

Monsieur (sèchement). — Absolument.

Madame. — C'est bien, je ne voterai pas.

Monsieur. — Tu ne voteras pas... quand c'est ton mari...

Madame. — Ou si je vote, je ne voterai pas pour toi.

Monsieur. — Hein !

Madame (froidement). — Je voterai pour Jules. D'ailleurs, je ne partage pas tes opinions, tu le sais bien !

Monsieur. — Vous oserez voter pour Jules !

Madame. — Parfaitement.

Monsieur (exaspéré). — Madame... Mais je veux être calme... Voyons, ma chérie, je te paierai la robe... Après tout, 200 francs, ce n'est pas une affaire !

Madame. — Faut-il tout vous dire ? Je l'ai commandée... Elle sera finie après-demain.

Monsieur. — Enfin, ce qui est fait est fait. Mais tu ne voteras pas pour Jules ?

Madame. — Nigaud ! Est-ce que je n'aurais pas voté pour toi tout de même ?

Monsieur. — Deux cents francs !

Madame. — Et sans compter un ravissant petit chapeau... urne électorale... Tu verras.

Monsieur (atterré). — Un petit chapeau urne électorale.

Madame (sortant et faisant un gracieux sourire à son mari affalé sur un fauteuil). — Cinquante francs ; mais c'est un bijou. Tu verras comme je serai jolie. (Radicuse). Tu seras nommé, je t'en réponds.

Un gaffeur. — Une dame offrant du cognac à Berlureau :

— Vous savez, lui dit-elle, c'est de l'eau-de-vie qui date de ma naissance.

Et Berlureau :

— Sapristi !... Elle doit être vieille !

Aux champs. — Un jeune gommeux et sa mère se promènent à la campagne. Ils rencontrent un paysan conduisant une vache qu'il vient d'acheter.

— Quel âge a-t-elle, votre vache ? demande le jeune homme.

— Deux ans.

— A quoi voyez-vous ça ?

— Ça se voit aux cornes.

— Ah ! oui, c'est vrai. En effet, elle en a deux !

Parbleu. — L'avocat : — Détestable votre cause !

Le client : — Je le sais bien, pardine, et c'est bien pour ça que j'ai besoin d'un avocat pour tâcher de la gagner...



Pages d'autrefois

LE REVENANT DU CIMETIÈRE

Mon cher oncle Frédéric,

Il faut que je t'écrive par rapport à une aventure qui nous est arrivée hier et qui amusera, j'en suis sûr, la tante. Rien que d'y penser, ma pauvre femme en a encore la grûlette. De sa vie elle n'a eu une aussi puissante frayeur.

C'était contre les dix heures du soir. On avait tout bien gouverné. Chacun était rentré. On était prêt à se réduire. Les petits dormaient. La nuit était plus noire que de l'encre. Le vent soufflait. On l'entendait piouler dans la grange et sur le soliveau. Les sapins faisaient grand bruit. On sentait venir l'orage, quoi ? ou, en tous cas, une grosse carre.

Seule, la mère était sortie pour aller chercher encore un seillon à la fontaine. Rentré dans la chambre, je curais ma pipe près de la fenêtre. Tout-à-coup, ne voilà-t'y pas là Julie qui re-